

Vagabondage linguistique

Jean-Marie Laurence

Volume 40, numéro 2, 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103746ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103746ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Laurence, J.-M. (1972). Vagabondage linguistique. *Assurances*, 40(2), 105–112.
<https://doi.org/10.7202/1103746ar>

Vagabondage linguistique¹

par

JEAN-MARIE LAURENCE

Un sujet d'étonnement pour l'observateur de sang-froid, c'est l'âpreté des débats que suscitent les questions de langue, les « querelles de langage », comme disait André Thérive.

105

Il serait intéressant d'analyser les causes générales, locales ou individuelles de cet état d'esprit. Mais tel n'est pas notre propos. Nous entendons seulement aujourd'hui, comme nous l'annoncions dans notre dernier article, « signaler les travers et les passions contre lesquels les moralistes du langage (dont nous sommes tous par notre ascendance française) doivent tenter de se prémunir ».

1 — Attitude agressive

Certains ne peuvent discuter des questions de langue sans entrer en fureur. Ils se battent avec plus d'acharnement pour un tréma ou une cédille que pour le sort de l'humanité. Ces agressifs devraient s'efforcer d'acquérir le sens des proportions et surtout le sens du ridicule. Ils prennent à la lettre cette phrase subtilement ironique de Valéry : « Il n'est pas mauvais que certains hommes aient la force d'attacher plus de conséquence et de prix à la détermination d'une lointaine décimale ou de la position d'une virgule, qu'à la nouvelle la plus retentissante, à la catastrophe la plus considérable, ou à leur vie même. »

Notons d'ailleurs qu'on peut attacher beaucoup de conséquence à la position d'une virgule, sans abreuver d'injures ceux qui ne la placent pas où nous voudrions qu'elle fût...

¹ Nous remercions à nouveau la Société Radio-Canada qui nous permet de donner à nos lecteurs des textes qu'elle a demandés à M. Laurence.

2 — *Attitude négative*

106

Il y a aussi les maniaques de la faute. Ces malheureux ne peuvent lire une page ni entendre un discours sans y chercher la petite bête, au risque de laisser échapper le sens général du texte. Ce sont eux qui vous coupent la parole pour vous imputer, à tort ou à raison, un barbarisme, un solécisme, voire une vétille qu'un homme de bonne compagnie ne se permet pas de reprocher à son interlocuteur. Ils font songer à ces correcteurs bornés qui ne peuvent voir une faute ou ce qu'ils croient tel sans faire une crise d'hystérie. Cette aberration est extrêmement nocive pour l'équilibre psychologique. Il arrive souvent en effet que les chicaniers du langage étendent à tous les domaines de la vie leur marotte de la critique vétilleuse, destructive et offensante. Ils se font ainsi à eux-mêmes un tort considérable et nuisent également à la cause qu'ils croient servir. Ils provoquent chez ceux qu'ils veulent corriger la révolte ou l'inhibition. Or, mieux vaut encore s'exprimer imparfaitement (pourvu que soit atteinte la fin première du langage, c'est-à-dire la communication) que de s'enfermer dans le mutisme, qui finit par paralyser la pensée elle-même.

3 — *La fringale des chiures de mouches*

Les dégustateurs de chiures de mouches se complaisent à dénicher des erreurs infimes pour faire montre de subtilité. Souvent d'ailleurs leurs critiques sont critiquables. Ainsi, un journaliste enguirlandait récemment un confrère qui avait écrit *ambiguïté* sans tréma. Pour lui, cette peccadille semblait avoir autant d'importance que le sujet de la polémique où nos deux combattants se trouvaient engagés.

Notons que ce fut chez nous une tactique très répandue d'abaisser un contradicteur en lui reprochant une faute de français. Cette habitude trahissait évidemment notre sentiment

morbide d'infériorité linguistique. On allait jusqu'à condamner un livre, quelle qu'en fût la valeur fondamentale, si l'on pouvait y trouver une faute à la page 30, une autre à la page 68 et une troisième à la page 156. Grâce à Dieu, cette manie tend à disparaître, mais il en reste encore quelque chose, comme l'atteste le cas que nous venons de rapporter.

Or, il se trouve que dans ce cas précis (celui du tréma dans *ambiguïté*) la critique est un peu ridicule, si l'on songe qu'on écrit sans tréma *consanguinité, linguiste, inextinguible*, etc., où le *u* se prononce comme dans *ambiguïté*. À la vérité, ce n'est pas la victime de notre zoïle qui a tort, mais les grammairiens et les lexicographes qui ne sont jamais parvenus à observer la moindre logique dans l'usage du tréma.

107

4 — L'autoritarisme

L'exercice de la fonction linguistique exige un minimum de détente et de liberté intellectuelle. La violence, dans ce domaine comme ailleurs, est mauvaise conseillère. Malheureusement, la France a connu, après l'époque des grammairiens qui se donnaient modestement comme les greffiers de l'usage, une époque d'autoritarisme pour ne pas dire d'ostracisme grammatical. Ainsi s'est établie la superstition de l'infaillibilité du magistère, qui a sévi jusqu'à la révolution romantique où Victor Hugo a lancé son cri fameux : « Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire ». Notons cependant qu'il ajoutait aussitôt : « Mais paix à la syntaxe »...

Chez nous, le culte du magistère a donné naissance à de nombreux magisters... qui ont établi leur autorité sur l'aphorisme célèbre « Crois ou meurs ». Quand on songe qu'un lexicographe décrétait sans appel que les canadianismes dignes de survivre sont exactement au nombre de onze, on comprendra jusqu'où peut aller l'autoritarisme. Car pour les gens de cet acabit, tous les usagers doivent obéir à leurs ukases sous

peine d'être relégués au rang des ignares ou des imbéciles. Il faut lire « Les linguicides » de Grandjouan pour savoir ce qu'on doit penser de cette tournure d'esprit.

5 — *L'absolutisme*

108 Les autoritaires qui ont pris pour modèle le « Père Fouettard » pratiquent nécessairement l'absolutisme. Ils étendent à la grammaire l'affirmation célèbre de La Bruyère : « Entre toutes les différentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne ». De même, nos absolutistes admettent une seule règle pour chaque fait de langage qu'on leur soumet.

Aussi, les usagers formés à cette école n'ont pas accepté sans résistance « Le bon usage » de Grevisse, qui a mis un bonnet rouge à l'absolutisme morphologique et syntaxique. Cet état d'esprit subsiste toujours sur nos bords. Les tenants de l'absolutisme éprouvent une angoisse indicible lorsque Grevisse signale que le bon usage permet de dire indifféremment « Il est des plus aimables » ou « Il est des plus aimable », « Toute sorte de livres » ou « Toutes sortes de livres », « Ils marchent chacun de son côté » ou « chacun de leur côté », « Sa voix claque, tel un fouet » ou « telle un fouet », « Vive les gens d'esprit » ou « Vivent les gens d'esprit », « Vendre bon marché » ou « Vendre à bon marché », etc. Pascal a dit : « Quelle chimère est-ce donc que l'homme ? Quelle nouveauté, quel monstre, quel chaos, quel sujet de contradiction, quel prodige ! » Ainsi, à notre époque de liberté et de licence, sitôt qu'il s'agit du langage, le groupe des conformistes exige une règle inexorable.

Conclusion

Cet examen sommaire et bien incomplet des travers des puristes peut se résumer en trois mots : vanité, agressivité, étroitesse.

La plupart des puristes se croiraient déconsidérés s'ils reconnaissaient une erreur ou une lacune dans leurs connaissances linguistiques. Pourtant, le grand historien de la langue française, Ferdinand Brunot, avouait en toute simplicité qu'il passait la quarantaine quand il apprit le mot *quignon* (de pain). Nous verrons plus tard que le français compte au moins cinq cent mille mots, si l'on y inclut les vocabulaires techniques. Or, il est bien évident qu'aucune mémoire d'homme ne peut emmagasiner une telle quantité de mots et encore moins les assimiler au point de pouvoir les utiliser d'une façon spontanée dans l'exercice du langage.

109

Contrairement à ce qu'on pense communément, il en est ainsi des faits de syntaxe. Les grammaires classiques sont loin d'exposer tous les faits de syntaxe du français. Chaque jour, l'écrivain même le plus compétent bute sur des difficultés syntaxiques que les manuels et les traités ignorent. Notons d'ailleurs que la syntaxe évolue constamment, en dépit de l'opinion générale. Victor Hugo lui-même a sans doute obéi à la croyance commune quand il a proclamé son principe fameux : « Paix à la syntaxe ».

Ce qui crée cette illusion de la fixité, c'est la lenteur de l'évolution syntaxique, comparativement à l'évolution lexicologique. D'où peut-être aussi le sentiment que la syntaxe est intangible parce qu'elle incarne la tournure d'esprit, la manière de penser d'une communauté linguistique.

Ainsi, même si le sujet parlant était capable de retenir la totalité des mots et des syntagmes d'une langue, il se trouverait quand même pris au dépourvu par les faits linguistiques nouveaux qui naissent constamment dans l'usage.

Trop souvent, les grammairiens et les lexicologues ont donné au public l'impression qu'ils étaient infaillibles. Du point de vue pédagogique, cette attitude est extrêmement nocive.

Les professeurs ont également donné aux élèves, consciemment ou inconsciemment, cette impression d'infailibilité. Voilà pourquoi, quand nous étions écoliers, nous nous demandions avec angoisse, en face de nos fautes et de nos ignorances, comment nos maîtres pouvaient « savoir *tout* le français » et le pratiquer sans jamais se tromper. Ainsi naissait en nous un sentiment d'infériorité, d'impuissance et d'inaptitude à « posséder » notre langue.

110

S'il est une matière où les spécialistes eux-mêmes, linguistes, grammairiens, lexicologues et professeurs doivent savoir dire : « Je crois », « Je pense », « Je ne sais pas », c'est bien le langage.

L'esprit scientifique exige (autant que possible...) une grande modestie et un grand détachement de ses propres idées.

Mais le langage a des racines si profondes dans la personnalité, il pénètre si entièrement le psychisme de l'individu qu'il rend le locuteur presque incapable de parler sans passion des questions de langue. Aussi, le grammairien doit-il pratiquer une ascèse très rigoureuse pour atteindre le détachement propre à l'esprit scientifique dont nous venons de parler.

On sait que Harvey, après avoir énoncé son fameux principe « Tout être vivant vient d'un germe » (*Omne vivum ex ovo*), a déployé tous ses efforts pour ruiner ce principe même. Il ne s'est permis de donner à son hypothèse l'absolutisme d'une thèse qu'après avoir épuisé toutes les objections possibles qu'on pouvait opposer à sa découverte géniale. Voilà un exemple que nous devrions tous imiter quand nous parlons de questions de langue.

Nous venons de voir que la nature même du langage rend difficile l'acquisition de l'esprit scientifique chez ceux

qui en parlent. Une autre raison de cette difficulté, c'est la portée sociale du langage. Or, rien n'est plus sensible à l'individu que l'opinion de la société. Le scientifique qui discute sur la structure de l'atome ou celle des galaxies éprouve moins fortement le besoin de faire la belle jambe et d'impressionner favorablement le public, parce qu'il s'adresse généralement à un petit groupe d'initiés qui ont pratiqué la même ascèse que lui.

111

Chez nous, le souci du « bon langage » tourne souvent à l'obsession. Nous attachons plus d'importance à la façon de dire les choses qu'aux choses elles-mêmes. Nous nous taisons plutôt que de parler d'une façon imparfaite. Cette inhibition linguistique finit par paralyser notre pensée elle-même. Nous possédons au plus haut degré le complexe des peuples qui dépendent d'une métropole au point de vue linguistique.

Cette situation intolérable a sans doute beaucoup contribué à susciter un petit groupe de « révoltés », qui rêvent de bannir le français normal en faveur du jargon que l'on a malencontreusement désigné sous le nom de « joual »; thèse aussi invraisemblable, disons-le, que celle qui voudrait faire du sabir, du pidgin, du cockney ou du slang de grandes langues de communication.

Il ne faut pas prendre au sérieux ces théories loufoques : elles ne sont que l'expression exaspérée d'une servitude douloureuse.

Les puristes constipés ne se doutent pas qu'il stimulent par leur étroitesse ce désir de libération et de licence.

Résumons donc nos réflexions sur la psychologie du linguiste en disant qu'il lui importe de dédramatiser les questions de langue. Appelons de nos vœux le jour où nous pourrions traiter ces problèmes avec le détachement qui convient

à l'homme de science, dont la sérénité n'exclut pas le grand amour.

Nous avons vu que les trois principaux travers des puristes sont la vanité, l'agressivité et l'étroitesse. Il conviendrait d'ajouter à ces défauts d'ordre affectif une lacune d'ordre intellectuel : l'ignorance de la linguistique scientifique. Ceci nous amène au sujet de notre troisième article : « Principes de linguistique ».